

lieu de rendez-vous et, bien que celui-ci fût fixé à huit heures et quart, la demie sonna sans que les Cressler fissent mine d'apparaître. « Je ne comprends pas, murmura anxieusement Laura une nouvelle fois, je ne vois pas ce qui a pu les mettre tellement en retard ! Es-tu sûre, Page, que madame Cressler a bien dit ici, à l'intérieur ? » Laura Dearborn était une grande jeune fille d'une vingtaine d'années au port plein de dignité et aux belles épaules sous son manteau du soir. Elle était d'une extrême sveltesse. Les courbes de sa silhouette, le galbe de ses épaules, l'arrondi de ses hanches et de sa poitrine étaient à peine dessinés ; aucune rondeur donc, mais aucune sécheresse non plus, ne gâchaient sa minceur harmonieuse, sa grâce fière de jeune saule. Ce qui frappait par ailleurs était sa pâleur.

FRANK NORRIS

Le gouffre





le gouffre

Du même auteur, aux Éditions Agone :
Les Rapaces, 2012

L'éditeur tient à rendre hommage à Laurent Martin, Stalker le désormais
Crétois, et à féliciter H. J., M.-N. R. et S. D. : ils sauront pourquoi ;
ainsi qu'à remercier Cyrielle Levy pour son aide précieuse.

Titre original : *The Pit*
© Les Éditions du Sonneur, 2012, pour la présente édition
Pour la traduction, tous droits réservés
ISBN : 978-2-916136-51-6
Dépôt légal : mai 2012
Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

FRANK NORRIS

le gouffre

Traduit de l'anglais (États-Unis) par M.-B. de Gramont

Traduction révisée par l'éditeur



À MON FRÈRE, CHARLES GILMAN NORRIS

*En mémoire de déplorables chevaliers de la Table ronde
(de la salle à manger), de l'épopée des Pelotons d'étain et du feuilleton
Gaston le Fox, que nous créâmes et fîmes exister en trouvant cela
merveilleux alors que nous étions tous les deux des enfants.*

PERSONNAGES PRINCIPAUX

CURTIS JADWIN, *capitaliste et spéculateur*

SHELDON CORTHELL, *artiste*

LANDRY COURT, *employé de cabinet de courtage*

SAMUEL GRETRY, *courtier*

CHARLES CRESSLER, *marchand de grains*

MADAME CRESSLER, *sa femme*

LAURA DEARBORN, *protégée de madame Cressler*

PAGE DEARBORN, *sa sœur*

MADAME EMILY WESSELS, *tante de Laura et de Page*



HUIT HEURES SONNAIENT, et dans le hall d'entrée de l'Auditorium Theatre, non loin du guichet, Laura Dearborn, sa jeune sœur Page et leur tante, Tante Wess', attendaient toujours leurs amis. Une rumeur confuse de piétinements et de conversations s'élevait dans le hall, qu'emplissait une foule compacte, lente, élégamment parée. De temps à autre, lorsque les portes extérieures et intérieures s'ouvraient simultanément, pénétrait un courant d'air humide et glacial dans lequel se devinait l'âpreté pénétrante d'une soirée de fin février à Chicago.

L'Italian Grand Opera Company donnait ce soir-là l'une des pièces les plus populaires de son répertoire, et les Cressler avaient offert aux deux sœurs et à leur tante de partager leur loge. L'entrée de l'Auditorium avait été choisie comme lieu de rendez-vous et, bien que celui-ci fût fixé à huit heures et quart, la demie sonna sans que les Cressler fissent mine d'apparaître.

– Je ne comprends pas, murmura anxieusement Laura une nouvelle fois, je ne vois pas ce qui a pu les mettre tellement en retard ! Es-tu sûre, Page, que madame Cressler a bien dit ici, à l'intérieur ?

Laura Dearborn était une grande jeune fille d'une vingtaine d'années au port plein de dignité et aux belles épaules sous son manteau du soir. Elle était d'une extrême sveltesse. Les courbes de sa silhouette, le galbe de ses épaules, l'arrondi de ses hanches et de sa poitrine étaient à peine dessinés ; aucune rondeur donc, mais

aucune sécheresse non plus, ne gâchaient sa minceur harmonieuse, sa grâce fière de jeune saule.

Ce qui frappait par ailleurs était sa pâleur : non pas un manque de couleurs, mais une nuance particulière, une blancheur d'ivoire chaude et mate qui, sur la gorge, se transformait en une exquise teinte légèrement plus foncée. Les yeux bruns qui brillaient en ce visage n'étaient pas très grands, mais quelque chose d'indéfinissable y attirait l'attention.

Ses amis, lorsqu'ils parlaient avec Laura, étaient fascinés par ses pupilles. Et, par un contraste étrange, ce teint pâle et ces yeux marron étaient couronnés d'une chevelure d'un noir intense, abondante et lourde, aux reflets sombres et tragiques – la chevelure superbe et ténébreuse d'une héroïne de roman damnée.

Ce soir-là, dans les ondulations de sa coiffure, une aigrette blanche scintillait et tremblait à chacun de ses mouvements. Laura était d'une évidente beauté. Sa physionomie plutôt sérieuse et sa bouche un peu grande, au dessin ferme et régulier, ne laissaient pas présager d'aisés sourires.

– Peut-être nous cherchent-ils dehors ? continua-t-elle.

Page secoua négativement la tête. Elle venait d'avoir dix-sept ans et, pour la première fois ce soir-là, ses cheveux châtons étaient relevés sur la nuque. La beauté de Page était aussi éclatante que celle de sa sœur mais semblait plus sévère, grave par instants. Sa taille élancée, peu formée encore, ne montrait guère de lignes plus prononcées que celle d'un adolescent.

– Non, non ! répondit-elle à Laura, ils n'attendraient pas dehors, par une nuit aussi froide. N'est-ce pas, Tante Wess' ?

Mais madame Wessels, petite dame mince entre deux âges, au nez court et pointu, n'avait aucun avis sur la question. Elle ne souhaitait pas se prononcer et, pour tromper son attente, trouvait un vague plaisir à compter le nombre de personnes qui, se rangeant en une seule ligne, passaient devant le guichet où l'on contrôlait les billets. Là se tenait un gros et grand monsieur, en habit, la figure lui-

sante de transpiration, la cravate molle, poussant un braillement ininterrompu qui dominait le murmure de la foule :

– Préparez vos billets, s’il vous plaît ! Préparez vos billets.

– Que de monde ! murmura Page. Avez-vous jamais vu chose pareille ? Je crois que tous les gens que nous connaissons ou dont nous avons entendu parler sont là... Et quelles toilettes !

Le nombre des spectateurs ne cessait d’augmenter. Avancer devenait difficile. Les femmes, presque toutes sans chapeau, portaient sur leurs robes claires des manteaux du soir d’une élégance alambiquée, et leurs aigrettes, qui s’agitaient et vibraient au-dessus de la foule, lançaient par intervalles des éclats scintillants. De tous côtés, l’œil était attiré par le luxe des étoffes infiniment travaillées – dentelles blanches et douces comme la rosée du matin, soieries étincelantes, satins lumineux, velours à la lourde somptuosité, brocards et peluches, la plupart d’une blancheur éclatante, presque violente, éblouissants et splendides sous l’éclat des ampoules électriques. Les hommes en longs pardessus noirs, foulard au cou et chapeau claqué, tenaient le bras de leurs compagnes et les poussaient en avant, la mine inquiète, préoccupée, conjurant leurs amis de rester ensemble et brandissant de leurs doigts gantés de blanc les billets prêts pour le contrôle. Malgré le souffle glacé qui se faufilait par bourrasques de la double porte battante, la température dans le hall était étouffante, et cette chaleur de paquebot exhalait une multitude de senteurs capiteuses : fleurs écrasées, parfums, poudres, auxquelles se mêlait parfois l’odeur forte de fourrure mouillée.

Un froid terrible régnait au dehors ; un vent de tempête avait soufflé toute la journée depuis le lac et, à partir de cinq heures de l’après-midi, une fine neige s’était mise à tomber. Perchés sur les voitures qui se succédaient sans fin devant le théâtre, les cochers étaient enfouis jusqu’aux yeux dans leurs fourrures ; l’écume gelait au mors des chevaux et les roues grinçaient sur le sol durci dans un gémissement strident. Et malgré cela, une foule amassée autour de l’entrée et jusqu’à l’autre côté de la rue, attroupe-ment de miséreux,

grelottant dans leurs haillons et leurs cache-nez en lambeaux, trouvait un incompréhensible plaisir à contempler derrière les larges épaules des agents de police ce défilé de millionnaires.

Si grande était la cohue qu'à deux rues de là, la longue file des équipages n'avancait qu'au pas, harcelée par des dizaines de jeunes hommes s'arrêtant à chaque portière pour crier : « Partitions, partitions et livrets ! Demandez les partitions avec les photographies de tous les chanteurs ! »

Le hall du théâtre se vidait peu à peu – l'orchestre avait attaqué l'ouverture. Certains, enfin rejoints par leurs amis après avoir attendu comme les deux sœurs, étaient entrés dans la salle. Laura, pour qui cette soirée était un événement, une chose désirée et rêvée avec l'impatience d'une jeune fille ayant vécu vingt-deux ans dans une petite ville du fin fond du Massachusetts, se sentait envahie d'une profonde détresse. Mortifiée à l'idée de perdre une seule note, elle l'était encore plus de manquer l'ouverture.

– Oh ! Quelle malchance ! s'écria-t-elle. Pourquoi n'arrivent-ils pas ?

Page, déjà plus mondaine, l'enthousiasme légèrement émoussé par deux années passées en ville dans un pensionnat en vogue, fit de son mieux pour la rassurer.

– Tu ne perdras pas beaucoup, dit-elle, l'air de l'ouverture est répété dans le premier acte. Je connais cet opéra.

– À la condition que l'on entende le premier acte ! soupira Laura, scrutant les visages des nouveaux venus.

Nul ne semblait s'inquiéter d'être en retard. Quelques personnes qui attendaient comme elles continuaient de bavarder tranquillement. Derrière les jeunes filles, deux hommes au coude-à-coude tenaient une interminable conversation, dont une phrase parvenait de temps en temps à leurs oreilles :

– Et je pense maintenant qu'il aura de la chance s'il liquide à trente cents au dollar ; ah, je vous l'assure, mon cher, il a été littéralement écrasé !

– Il n’aurait jamais dû se lancer dans ce corner¹ ! L’intérêt à court terme était trop mince et les approvisionnements connus beaucoup trop élevés !

Page fit un signe à sa sœur et murmura :

– C’est la faillite Helmick dont parlent ces messieurs. Landry Court me l’a racontée. Monsieur Helmick voulait spéculer sur le maïs, mais il a été forcé de déposer son bilan aujourd’hui, ou il le fera demain... Ou... Enfin quelque chose comme ça.

Mais Laura, trop occupée à chercher les Cressler, l’entendait à peine. Tante Wess’, dont le compte s’embrouillait à cause des chiffres murmurés derrière elle, reprit, remuant les lèvres en silence.

– Soixante et un... Soixante-deux et deux, soixante-quatre...

Derrière elles, la voix poursuivit :

– On dit que Porteous fixera le marché à vingt-six.

– Il aurait raison, le maïs vaut bien ça.

– Jamais vu de ma vie demander de tels appels de marge ; dans certaines maisons, elles étaient de huit cents !

Page se tourna vers madame Wessels :

– À propos, Tante Wess’, regardez donc cet homme près du guichet... Celui qui nous tourne le dos et qui a les mains dans les poches de son pardessus ; n’est-ce pas monsieur Jadwin, que nous devons rencontrer ce soir ? Vous voyez qui je veux dire ?

– Qui ça ? Monsieur Jadwin ? Je ne sais pas... Je ne le connais pas, mon enfant... Je ne l’ai jamais vu.

– Je crois bien que c’est lui, continua Page. Il devait venir. J’ai entendu madame Cressler dire qu’elle l’inviterait. Oui, oui, maintenant j’en suis bien sûre... C’est monsieur Jadwin. Il les attend aussi.

– Oh ! Alors, Page, demande-lui s’il sait quelque chose ! s’exclama Laura. Nous manquons toute la représentation !

Mais Page hocha négativement la tête.

– Je ne l’ai rencontré qu’une fois, il y a une éternité, et je suis certaine qu’il ne me reconnaîtra pas. Il était chez les Cressler et nous

nous sommes simplement salués. Et puis après tout, il se pourrait très bien que ce ne soit pas lui !

– Oh ! À votre place, je ne me tourmenterais pas, mes enfants ! dit madame Wessels. Rien n'est perdu ! Ils seront ici dans une minute et je ne crois pas que le rideau soit même levé !

À ce moment, l'homme dont elles parlaient se retourna, parcourant le hall du regard ; un monsieur d'un âge incertain, dont la physionomie avouait aussi bien quarante ans que trente-cinq ans. Ses lèvres étaient ornées d'une épaisse moustache grisonnante et son regard pétillait d'intelligence et de bonté. Entre les dents, il avait un cigare qu'il n'avait pas encore allumé.

– C'est bien monsieur Jadwin, murmura Page en détournant le regard ; il ne me reconnaît pas.

Laura fit de même.

– Eh bien ! Pourquoi n'irais-tu pas simplement lui dire qui nous sommes ? hasarda-t-elle.

– Laura ! Je ne pourrais pas. Pour rien au monde je ne ferais cela !

– Vraiment ? Serait-ce inconvenant, Tante Wess' ? demanda la jeune fille.

Mais madame Wessels ignorait les us et coutumes en pareil cas et n'était d'aucun secours.

Elle préféra de nouveau se dérober :

– Je ne puis rien dire à ce sujet, répondit-elle, mais Page ne doit pas se montrer trop hardie.

– Oh ! Ce n'est pas cela, protesta Page, c'est parce que... Je ne sais pas, je ne veux pas... J'aimerais mieux mourir, Laura, s'exclama-t-elle abruptement. Et, à quoi cela nous avancerait-il ? reprit-elle au bout d'un instant.

– Eh bien ! Nous allons manquer tout le spectacle ! fit Laura d'un ton net, bien qu'elle eût des larmes dans les yeux. Moi qui attendais cela depuis si longtemps !

– Vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira, hasarda Tante Wess'. Mais à votre place, je ne voudrais pas paraître trop hardie.

– Voyons, Page ou moi manquerions-nous de réserve en adressant la parole à monsieur Jadwin ? De toute façon, nous allons faire sa connaissance dans quelques minutes...

– Mieux vaut attendre et voir ce qu'il va faire, Laura ; peut-être viendra-t-il lui-même nous parler ?

– Oh ! Comme c'est probable ! repartit Laura. Page nous a dit tout à l'heure qu'il ne la reconnaissait pas. Et la reconnaîtrait-il qu'il hésiterait par politesse à nous aborder.

– En ce cas, fais de même, mon enfant.

– Mais ce n'est pas la même chose ! S'il est un homme du monde, il doit sentir que ce n'est pas à lui de parler le premier ! J'y vais, annonça-t-elle subitement.

– Fais pour le mieux, Laura, répondit sa tante.

Mais la jeune fille n'esquissa aucun mouvement, et cinq minutes s'écoulèrent encore. Page en profita pour apprendre à Laura ce qu'elle savait de Jadwin. Il était célibataire, très riche grâce à d'heureuses transactions immobilières réalisées à Chicago et, d'après ce que lui avait affirmé Landry Court, ses propriétés dans le quartier des affaires étaient considérables. Jadwin, contrairement à monsieur Cressler, n'était pas ennemi de la spéculation et, bien qu'il ne fût pas membre de la Bourse de Commerce, prenait part de temps en temps à quelque opération sur le blé, le maïs ou les comestibles. Pénétré de la conviction que tout corner était voué à la faillite, il avait prédit la chute de Helmick six mois auparavant. Connu de tous, il jouissait d'une grande influence : les financiers sollicitaient ses avis ; les entrepreneurs recherchaient son amitié, et sa présence au sein d'un conseil d'administration était une indéniable garantie. En un mot, c'était un homme important.

– Je ne comprends pas, reprit Laura préoccupée, revenant au retard des Cressler. Le rendez-vous était pourtant bien donné pour ce soir ici même ; et l'heure est passée depuis longtemps. Oh ! dit-elle tout à coup, nous pourrions téléphoner chez eux, afin de savoir s'ils sont partis, ou ce qui leur est arrivé !

– Je ne sais pas... Je ne sais pas, murmura vaguement madame Wessels.

Personne ne sembla considérer sérieusement la proposition de Laura et les minutes passèrent.

– J’y vais, reprit-elle, regardant sa sœur et sa tante comme pour leur demander si elles avaient une objection.

– Moi, je ne pourrais pas, déclara Page d’un ton net.

– Eh bien ! continua sa sœur, j’attends trois minutes encore et si les Cressler ne sont pas arrivés, j’irai parler à monsieur Jadwin. Il me semble que c’est une démarche parfaitement naturelle et qui ne peut en rien lui sembler trop hardie.

À l’issue de ces trois minutes, les retardataires n’arrivant pas, la jeune fille temporisa de nouveau, répétant pour la vingtième fois :

– Je ne vois pas, je ne comprends pas, puis, soudain, se drapant dans son manteau, elle traversa le hall et se dirigea vers Jadwin.

Comme elle s’en approchait, leurs regards se croisèrent. Comprenant que c’était à lui que désirait parler la jeune fille, il eut une brève expression de méfiance. Sans aucun doute, il ignorait que d’autres gens devaient se joindre aux Cressler pour la soirée. Que lui voulait donc cette jeune femme ? Le regard gêné qu’il lui lança sous ses épais sourcils trahissait la défiance instinctive de l’homme qui n’est plus très jeune et ne tient guère aux aventures. Mais cette expression s’évanouit aussi rapidement qu’elle était apparue et Laura supposa qu’il avait conclu que sa défiance n’était pas de mise en pareil lieu. Il ôta son cigare de ses lèvres et, la jeune fille, soulagée, vit qu’elle avait affaire à un homme du monde. Très nerveuse en traversant le hall, elle était maîtresse d’elle-même quand vint le moment de l’aborder. Et ce fut sans embarras qu’elle demanda d’une voix ferme :

– Pardon, monsieur... N’êtes-vous pas monsieur Jadwin ?

Il se découvrit, visiblement surpris qu’elle sût son nom. À cet instant elle se sentait prête, si besoin, à se montrer un peu hautaine.

– Oui, oui, répondit-il, plus intimidé qu’elle maintenant ; je suis monsieur Jadwin.

– Je crois, continua-t-elle sans se troubler, que nous avons tous été invités par les Cressler. Malheureusement ils n’arrivent pas et ma sœur, ma tante et moi ne savons plus que faire...

Elle nota son embarras et, comprenant qu’elle contrôlait la situation et pouvait s’en remettre à lui, retrouva sa sérénité.

– Je suis mademoiselle Dearborn, reprit Laura. Je crois que vous connaissez déjà ma sœur Page.

Ainsi lui donnait-elle habilement la conviction que s’il ne connaissait pas sa sœur Page ou, pour un instant, s’était mépris sur la hardiesse de sa démarche, il lui ferait un mortel affront. Elle ne lui pardonnait pas son regard méfiant lorsque leurs yeux s’étaient rencontrés la première fois, et elle se promettait de le lui faire payer.

– Mademoiselle Page... Votre sœur... Mademoiselle Page Dearborn ? Mais certainement, je la connais ! répondit-il. Vous aussi attendez ? Comme c’est ennuyeux !

Puis il ajouta maladroitement :

– Je ne savais pas que vous étiez invitées ce soir.

– J’ignorais de même que vous seriez des nôtres jusqu’à ce que Page me l’apprenne, répondit aussitôt Laura.

Elle insista sur « des nôtres » ; il perçut le reproche sans en comprendre la raison. Elle remarqua sa légère expression de désarroi et comprit qu’elle gagnait du terrain. Il était décontenancé par la mine sévère de cette grande et jolie jeune femme, si parfaitement à l’aise, qui le faisait se sentir presque responsable du retard des Cressler et coupable de la laisser ainsi à attendre dans ce hall ouvert à tous les vents. Qu’avait-il bien pu faire pour qu’elle prît cet air hautain, offensé ? Elle n’eut pas été plus froidement altière s’il s’était présenté de son propre chef et s’était imposé à elle.

– Je pensais que vous pourriez peut-être leur téléphoner...

– Malheureusement, ils n’ont pas le téléphone.

– Oh...

C’en était trop ! Les Cressler n’avaient pas le téléphone ! Il lui semblait qu’il en fût également responsable. Il fut sur le point de

se précipiter à la recherche d'un commissionnaire qui porterait un mot à Cressler et rendrait un peu de calme à son esprit. Son agitation, du reste, fut loin de s'apaiser lorsque Laura lui dit d'un ton glacial :

– Il me semble qu'il y aurait pourtant quelque chose à faire.

– Je ne sais pas, répondit-il à court de ressources... Je crois que le seul parti à prendre est de patienter. Ils sont sûrement en route.

Page et madame Wessels, en retrait, surveillaient l'entrevue et avaient deviné que Laura était loin d'être aimable. Toujours soucieuse de voir sa sœur produire une impression favorable, la cadette se désolait.

– Voilà Laura qui prend ses grands airs ! Cet homme ne pourra plus supporter d'entendre son nom jusqu'à la fin de ses jours !

Mais elle s'exclama tout à coup joyeusement :

– Enfin ! Enfin ! Il n'est que temps !

Les Cressler apparaissaient, suivis de deux jeunes hommes, leurs derniers invités, et Page et sa tante entendirent madame Cressler – une charmante vieille dame aux cheveux poudrés, vêtue d'un superbe manteau garni d'hermine – crier de sa voix la plus aiguë, comme pour mettre un point final à l'affaire :

– Le pont était tourné !

Les Cressler habitaient au nord de la ville. L'incident fut ainsi clos avec la brutalité d'une porte claquée.

On présenta Jadwin à Tante Wess' et à Page, qu'il s'empressa de reconnaître parfaitement. Les deux autres invités se trouvaient être des amis des sœurs Dearborn et les jeunes filles étaient même assez intimes avec l'un d'eux pour l'appeler par son prénom.

Il s'agissait de Landry Court, un jeune homme de vingt-trois ans à peine, qui avait ses entrées dans la grande maison de courtage Gretry, Converse and Co. Fort joli garçon, petit, mince, nerveux, les yeux noirs au regard intelligent et vif contrastant avec une chevelure blonde, il était de ces êtres rares qui savent se faire aimer aussi bien des hommes que des femmes dès la première rencontre. La

santé de ses yeux et de sa peau semblait être le miroir de celle de son âme, et de fait Landry était loyal et franc, le cœur ouvert à tous les beaux sentiments, à tous les enthousiasmes. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait rêvé de devenir président des États-Unis.

– Oui, racontait-il à Laura, le pont était tourné. Un vrai scandale ! Il nous a fallu laisser passer trois remorqueurs alors qu'il me semble que la limite légale est de deux. Or il nous a fallu attendre pour en laisser passer trois ! Oui, trois ! Mais soyez sans crainte, continuait-il en hochant gravement la tête, je m'informerai demain et... Nous verrons alors !

– Et si nous entrions, suggéra soudain monsieur Cressler en donnant l'exemple. J'ai bien peur, Laura, que nous n'ayons manqué l'ouverture.

Elle sourit et haussa les épaules en signe d'impuissance.

Cressler, grand, mince, barbu, les épaules voûtées – ressemblant à Lincoln, entendez à un homme du Middle West –, était presque un second père pour les deux sœurs orphelines. Trente ans auparavant, alors qu'il était fermier dans le Massachusetts, il faisait moulin son grain au moulin des Dearborn. Depuis leur enfance, une amitié fraternelle l'avait uni au père de Laura et Page ; puis, quelques années avant la guerre de Sécession, Cressler, abandonnant sa ferme de la Nouvelle-Angleterre, avait suivi avec sa famille le grand mouvement de l'émigration vers l'Ouest et s'était fixé à Sangamon County, dans l'Illinois. Il s'était d'abord consacré à la culture du blé, de sorte qu'au début de la guerre, le prix des denrées ayant centuplé, le fermier s'était enrichi. Laissant tomber alors l'agriculture, il était venu habiter Chicago, avait acquis une charge à la Bourse de Commerce et, en quelques années, était devenu millionnaire.

Avec deux spéculateurs de Milwaukee, il rafla, au moment de la guerre russo-turque, toute la production de blé du printemps. Au trentième jour du corner, la clique fixait ses profits à près d'un million de dollars ; une semaine après, à plus d'un million et demi. Mais, grisés par le succès, les accapareurs persistèrent quelques

jours de trop et, quand ils furent obligés de vendre, ils s'aperçurent qu'il leur était impossible d'écouler leurs immenses réserves sans en baisser drastiquement le prix. En deux jours, le blé qu'ils avaient maintenu à la cote d'un dollar et dix cents ne valait plus que soixante cents. Les deux spéculateurs de Milwaukee furent ruinés et les deux tiers de l'immense fortune de Cressler s'évanouirent en fumée.

Il en tira la leçon et, de ce jour, ne spécula jamais plus. Restant néanmoins à la Bourse, il se contenta alors de ventes commissionnées, ne se laissant jamais tenter par les fluctuations du marché, protestant avec persistance contre l'immoralité des ventes à terme. Fuyant tout corner comme la peste, il était persuadé qu'il était impossible de réussir une quelconque opération sur le grain, quels que soient les moyens ou les circonstances.

« Cela ne peut pas fonctionner ! avait-il coutume de dire. D'abord parce que chaque mois de l'année apporte avec lui quelque part dans le monde une grande récolte de blé. Ensuite parce que le type intelligent qui cherche à spéculer a contre lui tous les autres types intelligents du monde. Et qui plus est, ce n'est pas une activité honnête : la nourriture des peuples ne doit pas être à la merci de la bourse de Chicago. »

Comme le groupe des invités passait devant le guichet, le jeune homme qui était venu avec Landry Court fit en sorte de se placer près de Laura et, croisant son regard, lui dit à voix basse :

– Ah ! Mes pauvres petites fleurs ! Vous ne les portez pas !

Elle lui montra une rose épinglée sur l'épaulette de sa robe :

– Mais si, monsieur Corthell. J'ai voulu choisir la plus jolie, ce qui n'était pas chose facile et... Je crois avoir réussi.

– Oh, puisque vous la portez, c'est la plus jolie ! répondit-il.

Sheldon Corthell était un homme de vingt-huit à trente ans, portant une petite barbe en pointe et une moustache relevée à la française. Artiste, il se consacrait à la peinture sur vitraux, pour laquelle son talent était unanimement reconnu, mais dont il ne dépendait

pas pour vivre, ses parents, morts depuis longtemps, lui ayant légué une fortune considérable. Il possédait un magnifique atelier dans le Fine Arts Building, où il recevait tous les deux mois ou dès qu'il voulait faire admirer quelque belle œuvre sur verre. Corthell avait beaucoup voyagé, beaucoup lu, occasionnellement écrit, et ses avis, en ce qui concernait la fusion et la coloration du verre, faisaient autorité. On le comptait d'ailleurs parmi les directeurs de la nouvelle Art Gallery, qui venait de remplacer l'ancien immeuble de l'Exposition universelle au bord du lac.

Laura le connaissait depuis quelque temps. Lors de ses deux précédents séjours en ville pour rendre visite à Page, il avait trouvé le moyen de la voir plusieurs fois par semaine. Il l'avait même demandée en mariage, mais alors, plongée dans ses études, nourrissant l'ambition vague d'être une grande interprète de Shakespeare, elle lui avait déclaré ne pouvoir penser à autre chose qu'à son art. Il avait souri, affirmant qu'il pouvait attendre et, chose assez étrange, leurs relations avaient repris leur cours comme par le passé. Après le départ de Laura, ils avaient régulièrement correspondu et il lui avait envoyé un petit vitrail, un véritable joyau, reproduisant une scène de *La Nuit des rois*.

Dans le foyer, comme ces messieurs déposaient leurs manteaux au vestiaire, Laura entendit Jadwin demander à monsieur Cressler :

– Eh bien ! Quelles sont les dernières nouvelles de Helmick ?

L'autre haussa les épaules avec impatience.

– C'est à moi que vous parlez d'un homme assez sot pour devenir spéculateur ?

Deux ou trois autres messieurs se trouvaient là, se défaisant aussi de leurs pardessus et de leurs chapeaux ; ils se tournèrent aussitôt vers eux, montrant ainsi combien la chute de Helmick intéressait la ville entière.

Mais des rideaux qui ornaient l'entrée de la salle, s'échappèrent, assourdis, quelques accords de musique suivis d'une longue salve d'applaudissements. Les joues de Laura s'empourprèrent d'impa-

tience, elle supplia madame Cressler de se presser. Corthell souleva la draperie pour la laisser passer et elle entra enfin.

Tout était sombre : un souffle d'air chaud, épaissi par les odeurs mêlées des fleurs, des parfums, des tentures et du gaz, l'enveloppa aussitôt. L'incontestable, l'inoubliable atmosphère du théâtre, qu'elle n'avait connue que trop rarement fit battre violemment son cœur en cette seconde.

Toutes les places étaient occupées. Des hommes, quelques femmes même, se tenaient debout, serrés à étouffer, applaudissant à tout rompre.

De tous côtés, Laura entendit :

– Bravo ! Bravo !

– Très bien ! Bis ! Bis !

Entre le haut de la tête des spectateurs et la pente du balcon, elle aperçut la scène décorée en un jardin, éblouissante dans l'obscurité. Au fond se dessinait la perspective d'un château ; à gauche, une tonnelle ; à droite, un pavillon. Devant la rampe, une célèbre contralto, habillée en garçon, saluait l'assistance, les bras chargés de fleurs.

– Quel dommage ! chuchota Corthell à Laura pendant qu'ils gagnaient leur loge, nous arrivons seulement pour le deuxième acte ; vous avez manqué tout le premier, ainsi que cet air. Elle le chantera de nouveau cependant, et rien que pour vous, dussé-je mener moi-même le rappel. Je voudrais vraiment que vous l'entendiez.

Dans la loge, le groupe se trouva légèrement à l'étroit, de sorte que Jadwin et Cressler durent se tenir debout afin de voir la scène. Bien qu'ils parlèrent à voix très basse, leur arrivée provoqua de part et d'autre quelques « Chut ! Chut ! » désapprobateurs.

Madame Cressler fit asseoir Laura au premier rang. Jadwin prit son manteau. La jeune fille regarda autour d'elle : on distinguait très peu de chose de la salle et du public ; les lumières étaient baissées et, seul le mouvement des éventails aux nuances pâles, semblable à un vol de phalènes au crépuscule, se devinait dans l'obscurité.

Laura, bien vite, se tourna vers la scène. Les applaudissements diminuaient, la contralto reprenait son air. La mélodie en était simple, comme la mesure ; bien qu'il ne s'agît pas là de très grande musique, c'était une révélation pour la jeune fille.

Elle était charmée, les mains crispées sur le rebord de la loge, sa faculté d'attention au plus aigu. Tout lui semblait merveilleux : la musique, la voix, l'orchestration, l'extase née de la simple beauté du son. Jamais, lui semblait-il, cette nuit ne s'effacerait de sa mémoire, sa première soirée à l'opéra ; jamais elle n'oublierait cette excitation, cette atmosphère de parfums, de fleurs, de toilettes somptueuses, de belles femmes et d'hommes élégants. Elle jetait un regard d'immense pitié sur l'étroite existence de sa ville natale qu'elle venait de quitter pour toujours et son horizon rétréci, sa routine mesquine faite de petits devoirs quotidiens, ses plaisirs rares et limités – la bibliothèque, quelques concerts, les pièces de théâtre vulgaires. Comme il était facile d'être noble et bon lorsqu'une telle musique entrait dans votre vie ; comme la fortune devenait désirable quand elle permettait d'accéder à un bonheur tel que celui qu'elle vivait en cet instant. Noblesse, sacrifice, pureté, courage, le sens de ces grands mots semblait se révéler soudain, et ceux qui l'entouraient se transformaient en héros de légende. Landry Court était un jeune chevalier pur comme Galaad ; Corthell, un bel artiste des premiers jours de la Renaissance ; Jadwin un prince-marchand, un grand capitaine financier. Et quant à elle, oh ! Elle ne savait plus ! Elle rêvait d'une autre Laura, meilleure, plus douce et plus belle, que tous aimeraient tendrement et qui aimerait de même ; d'une Laura qui mourrait doucement, dans un jardin lointain, parmi les fleurs, le cœur brisé par un grand amour... Et tous la pleureraient en la découvrant dans son sommeil éternel, étendue au milieu d'un parc peuplé d'oiseaux, où se lèverait une éternelle aurore au son d'une douce mélodie... Et si grande était sa tristesse, si vraie la force pure de son désir d'être bonne et sincère, que dans la loge des Cressler, en cette délicieuse soirée, des larmes coulèrent

lentement le long de ses joues, tombant sur sa main finement gantée de blanc.

Cependant, la contralto avait cédé la place au ténor, un jeune homme gros et court, en pourpoint de peluche rouge, en haut-de-chausse de soie grise. Le menton en avant, un bras tendu et une main sur le cœur, il apostrophait le pavillon qui oscillait de temps à autre sous les courants d'air des coulisses. Son chant provoqua un délire d'enthousiasme. Trois fois il fut obligé de le reprendre et même Corthell, qui se montrait parfois excessivement sévère, approuva d'un hochement de tête, tandis que Page et sa sœur applaudissaient à tout rompre. Seul, Landry Court affecta un léger mépris pour se rendre intéressant :

– C'est dommage ! Il n'est pas en voix ce soir. C'est vendredi que vous auriez dû l'entendre, dans *Aïda* !

L'opéra suivit son cours. La grande soprano, la *prima donna*, fit son entrée et chanta l'air qui l'avait rendue si célèbre. Puis, en un instant, les lumières s'éteignirent. La musique devint murmure ; le ténor et la soprano revinrent sur scène. Il la prit dans ses bras et chanta quelques mesures, puis, lui tenant la main, se détacha peu à peu jusqu'à la laisser seule au centre de la scène. Les yeux levés en extase, il prit une attitude d'adoration, tandis que, accompagnée par les accords rêveurs des cordes, elle entamait doucement son solo.

Laura ferma les yeux : jamais elle ne s'était sentie si bien, si languie, si apaisée. Ah ! Aimer comme cela. Aimer et être aimée ! De telles amours n'existaient plus aujourd'hui ! Ne pourrait-elle donc jamais s'affranchir de cette vie moderne, prosaïque et matérielle qu'elle devait vivre sans savoir pourquoi, pour disparaître dans le passé, au milieu de brumes roses et diaphanes, s'abandonnant au fil de quelque rivière éternelle dans un esquisse d'argent, conduit par deux cygnes ?

Mais quelque chose de discordant se déployait. Près d'elle l'obscurité ne lui permettait pas de distinguer exactement à quelle dis-

tance une conversation tenue d'abord à voix très basse accaparait graduellement son attention. Malgré ses tentatives pour les repousser, les phrases s'imposaient à elle et, tandis que la musique s'adoucissait en un pianissimo tout vibrant de sentiment romanesque, une rude voix masculine prononça ces mots :

– On est à court d'au moins un million de boisseaux. Deux cents wagons devaient arriver de Milwaukee, la nuit dernière.

Laura fit un geste désespéré, tournant la tête un instant, cherchant en vain dans l'obscurité d'où venaient ces voix, mais ses voisins semblaient passionnés par ce qui se passait sur scène. Pourquoi fallait-il que le commerce, chose triviale, vienne rompre l'harmonie de cet instant ? Une longue salve d'applaudissements couvrit la suite de la conversation. Le ténor et la soprano saluèrent. La cantatrice disparut, pour reparaitre au balcon du pavillon et déclamer que les étoiles et le rossignol chantaient en chœur : « Il t'aime ! » Au même moment, les voix reprirent toutes proches :

- Cent six wagons.
- Paralyser les haussiers...
- Cinquante mille dollars...

Enfin la lumière s'alluma ; l'acte était terminé.

Laura ne revint à elle que cinq minutes plus tard. Elle était auprès de Corthell, au foyer, derrière les loges. Tout le monde déambulait et l'air retentissait de rires perlés et de propos joyeux. Cependant, la jeune fille se sentait encore lointaine et rêveuse. Seuls le visage sombre et romantique de Corthell, sa barbe soyeuse et ses yeux expressifs semblaient avoir de l'importance pour elle. Ses murmures lui paraissaient le prolongement de la mélodie tout juste interrompue.

Instinctivement, elle sut ce qu'il cherchait à lui dire, et devina qu'il le ferait sans l'avoir prémédité. Elle savait bien que, tôt ou tard, le sujet, depuis longtemps, défendu devait être abordé, mais elle avait pensé que sa déclaration serait faite avec plus de mystère, alors qu'ils seraient seuls et non pas au milieu d'une foule, parmi le bour-

donnement de centaines de conversations, dans l'aveuglante clarté d'ampoules électriques. Puis elle comprit que ces élans étaient, comme la naissance ou la mort, indépendants de l'heure et du lieu ; elle ne pouvait rien faire d'autre qu'accepter cette situation et ce fut sans grande surprise qu'elle l'entendit prononcer ces mots :

– Est-il besoin, Laura, de vous répéter une fois de plus que je vous aime ?

Elle soupira profondément :

– Oui, je sais. Je sais que vous m'aimez.

Ils s'étaient assis sur un divan, à l'une des extrémités du promenoir ; Corthell, rompu à tous les petits subterfuges mondains, semblait parler de choses insignifiantes, alors que Laura, les nerfs tendus par cette soirée mémorable, ne se souciait guère de sauvegarder les apparences.

– Oui, oui, répéta-t-elle, je sais que vous m'aimez !

– Et ce sont là les seuls mots que vous trouvez à me dire ? insista-t-il. Il vous est donc indifférent d'être tout pour moi ?

Elle reprenait peu à peu ses esprits. L'amour, somme toute, lui était plus doux dans la réalité – même dans ce foyer bondé, dans cette atmosphère luxueuse du grand monde où chacun cherche à se montrer – que dans quelque pays enchanteur. Elle se sentit véritablement femme, vivante et moderne, et non plus dame d'un conte de chevalerie.

– Indifférent ? répondit-elle. Mais je ne sais pas. Je préfère que vous m'aimiez... Plutôt que pas.

– Alors, laissez-moi vous aimer pour toujours, continua-t-il. Nous nous sommes compris depuis longtemps et vous savez que vous pouvez me croire lorsque je déclare très simplement vous aimer de tout mon cœur. Je ne vous demande pas de partager ma vie, non, je sollicite de vous le grand honneur – et il releva alors la tête dans un mouvement de fierté –, la grande joie de pouvoir vous consacrer tout ce qu'il y a de bon dans mon âme. Que Dieu me préserve de l'orgueil, mais je suis bien meilleur, Laura, depuis que je vous con-

nais ! Si je le devais à mes propres efforts, je ne vous en parlerais pas, mais si je suis un peu moins égoïste, si je suis plus loyal et plus fort, c'est qu'un peu de vous est venu, petit à petit, faire partie de moi, et qu'en m'offrant à vous, je ne fais que vous rendre votre bien. J'ai tâché de le conserver intact et pur : voulez-vous le reprendre ?

Il y eut un long silence. Un groupe d'hommes en chapeau claqué et gants blancs monta l'escalier situé tout près d'eux. Le flot des spectateurs se dirigeait vers la salle où le rappelait la sonnerie perçante du théâtre.

Enfin Laura leva les yeux et Corthell put y voir des larmes. Cette déclaration était pour elle la dernière touche à la plus belle soirée qu'elle ait jamais vécue. Elle se savait aimée désormais, telle la jeune fille dans l'opéra. Ce soir, au moins, la vie semblait magnifique et elle ne voulait pas ternir par un mot cruel la beauté du moment. Le monde était généreux, splendide et sincère ; l'avenir et ses tâches routinières, le retour à la froide raison lui paraissaient lointains. Et se tournant vers Corthell, sans se soucier des conséquences de ses paroles, elle s'écria :

– Oh, je suis heureuse, tellement heureuse que vous m'aimiez !

Mais avant que Corthell ait pu répondre, Page et Landry Court apparurent.

– Nous vous cherchions, dit la jeune fille avec une ombre de froideur.

Page était mécontente : elle envisageait avec beaucoup de sérieux tous les actes de la vie de sa sœur et de la sienne. Elle n'avait pas le sens de l'humour et sa stricte interprétation des convenances ne laissait place à aucune fantaisie. Une belle idée qu'avait eue Laura, en venant se blottir avec Sheldon Corthell dans ce coin ! Des cancans naissaient pour de moindres inconséquences, et si Laura oubliait ses devoirs de politesse envers madame Cressler, au moins devrait-elle penser à ne pas s'afficher ainsi.

– La pièce reprend, dit Page avec hauteur, je croyais que tu avais déjà assez manqué de cet opéra.